

Reste à penser

Robert Hébert, *Dépouilles*, Montréal, Liber, 1997

L'homme habite aussi les franges, Montréal, Liber, 2003

Frédérique Bernier

Numéro 4, été 2004

Jean-Marc Fréchette

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/2280ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers littéraires Contre-jour

ISSN

1705-0502 (imprimé)

1920-8812 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bernier, F. (2004). Compte rendu de [Reste à penser / Robert Hébert, *Dépouilles*, Montréal, Liber, 1997 / *L'homme habite aussi les franges*, Montréal, Liber, 2003]. *Contre-jour*, (4), 189–194.

Reste à penser

Robert Hébert, *Dépouilles*, Montréal, Liber, 1997 et *L'homme habite aussi les franges*, Montréal, Liber, 2003.

Je suis seul. Mais pour gagner ces marges disgraciées, je me suis acquitté d'un ultime devoir d'humanité auprès des hommes relégués, eux aussi, à la périphérie.

Pierre Bergounioux, *La casse*.

On pense au colonel Chabert sortant de la fosse commune pour reprendre son nom, à Hamlet hanté par le spectre d'un père qui le laisse errant entre être et non-être, car Robert Hébert ne cesse d'extraire le possible du posthume, d'intriquer la naissance et la sépulture. Il est rare que la pensée philosophique se montre aussi soucieuse du sol argileux dont elle est issue et de sa tâche culturelle qui consiste à rendre à la vie et à la voix – en y mettant chaque fois en jeu un corps et un nom propre – un ensemble de signes muets, toujours en passe de disparaître. Est-ce de demeurer si proche de la poussière de leur origine, de refuser de gommer l'humilité des lieux dont ils émanent qui vaut aux livres de Robert Hébert, pourtant traversés d'une énergie étonnante, de n'exister eux-mêmes qu'au bord de la non-existence, et à leur auteur, pourtant si incarné dans sa langue, de séjourner depuis longtemps dans les marges anonymes ? Sans doute. D'autant que cette argile et cette fosse sur laquelle il s'agit de se retourner se confondent avec des lieux bien concrets, difficilement auréolés par le fantasme : Orphée enseigne ici au cégep et le champ de bataille déserté est celui de la philosophie en Amérique française, ces limbes réflexives demeurées suspendues entre Europe et

Amérique¹. Aux images de la déchirure ou de la plaie qui caractérisaient déjà la culture comme lieu de l'homme chez Fernand Dumont (penseur à l'héritage duquel les milieux philosophiques québécois restent d'ailleurs singulièrement étanches) se superpose la béance d'une origine demeurée elle-même largement impensée en tant que site de la réflexion.

Il n'est peut-être pas fortuit que la « périphérie » collégiale (un milieu si peu reconnu, si peu valorisé sur les plans intellectuel et social) soit l'endroit que la philosophie ait choisi, en la personne de Robert Hébert, pour commencer à réfléchir sur ses propres occasions périphériques, c'est-à-dire sur les conditions de son exercice dans la « frange » québécoise, mais aussi sur la possibilité de tirer de nouvelles inflexions, de nouvelles énergies de cette situation géo-socio-politique (et météorologique) particulière, de faire émerger une « tierce pensée » d'une « tierce culture ». Comme Pierre Bergounioux recueille dans l'arrière-monde de la lande limousine, quand il ne les trouve pas chez Faulkner, des objets cassés qui lui redonnent la réalité de sa dépossession et la possibilité d'en jouer, Robert Hébert puise dans l'univers incertain de la philosophie au cégep, et dans l'obligation à laquelle est sommée la réflexion de s'y déparer de ses réflexes immunitaires et institutionnels, l'inquiétude et cette vivacité presque sauvage, rétive à toute domestication, qui constitue le moteur de sa démarche « ethnophilosophique ».

Précédé d'un entretien avec l'éditeur Giovanni Calabrese où le philosophe retrace les lignes directrices d'une œuvre demeurée méconnue – une recherche doctorale sur les *Mobiles du discours philosophique* (1978); l'anthologie de texte *L'Amérique française devant l'opinion étrangère* (1989); *Le procès Guibord ou l'interprétation des restes* (1992) –, le récit bouleversant d'« une défaillance » ouvre la première partie de *L'homme habite aussi les franges*. Dans ces pages qui sont peut-être parmi les plus belles, les plus tendres en tout cas, de ce philosophe qui sait aussi être intransigeant, la salle de classe se révèle être la « scène inaugurale » d'une pensée cherchant,

¹ En octobre dernier, un colloque réunissant littéraires, historiens de l'art et historiens autour de la modernité québécoise et de ses « constructions » trouva une triste clôture dans les propos de Georges Leroux qui fit de la « philosophie québécoise » – mais une telle chose existe-t-elle? là est la question... – un diagnostic aussi navré qu'accablant. Absente d'un colloque prenant le Québec pour objet et lieu de pensée, la philosophie ne pouvait que l'être, semble-t-il, dans la mesure où elle s'est elle-même absentée de ces débats, si l'on excepte les efforts de quelques professeurs de cégep au premier rang desquels figure Robert Hébert.

parfois désespérément, souvent fiévreusement, à donner consistance et ancrage à la « raison universelle ». Sa carcasse lourde de lectures face à ces corps fraîchement sortis de l'adolescence, le professeur de philosophie au collégial – fomenteur, s'il n'est pas imposteur, d'une « révolution et d'une création quotidienne permanente » – n'a pas le choix d'assumer la responsabilité du non-philosophique, de construire lui-même des passerelles entre la tradition et la place publique, entre le livre et la parole quotidienne, passages qui constituent le véritable travail de la transmission, mais aussi de toute réflexion située. « Penser ce hiatus entre la naissance de chacun et l'héritage de presque tous », tel que le propose Robert Hébert, voilà qui constitue en effet le plus vrai, le plus exigeant des programmes pédagogiques (surtout quand on le sait construit à même le squelette encombrant des devis ministériels). La réalité de ce hiatus se trouve aussi au fondement d'une pensée essentiellement libre, certainement plus irrévérencieuse qu'antiquaire (au sens que Nietzsche, dont Hébert perpétue à sa manière le gai savoir, donnait à ce mot), tout en étant gagnée sur la mort et vivante de ne pas l'oublier, comme ne cessent de le dire, avec hantise, les images « liminoïdes » du philosophe :

La santé consiste peut-être à comprendre la mort commune, les négations locales de la raison humaine, le deuil de ceux et celles qui sont arrivés au rien souverain, puis à recommencer indéfiniment le jeu des questions et réponses, avec des vivants en chair et en os.

Au ras de cette chair et de ces ossements, arrachée brutalement à l'inertie des lexiques savants – « la pensée, ce vecteur cannibale sur le qui-vive de l'existence » –, n'hésitant pas à forcer la syntaxe jusqu'à risquer la maladresse, l'écriture de Robert Hébert est vive, éclatée, parfois paradoxalement abstruse à force de se vouloir ouverte à tous les vents. L'auteur en est bien conscient, qui parle de sa « touffusion ». Toujours prompt à en appeler aux jeunes chercheurs, à de nouvelles générations de penseurs, beaucoup plus programmatique que systématique, donc, et professant une « herméneutique du choc », une « sémantique sauvage », cette langue en déroute contribue peut-être au silence entourant ces travaux et à la quasi-impossibilité dans laquelle les philosophes universitaires se trouvent de la recevoir. Mais la « pensée québécoise » n'a-t-elle pas toujours été, pour son bonheur autant que son malheur, volontiers empêtrée d'impuretés, revêtant souvent la forme informe de l'essai, oscillant à l'intérieur même d'une phrase (aurait-on affaire là à une sorte de bilinguisme de la réflexion ?) entre traité et poème, expérience et

abstraction, bavardage et illumination? Quelques trente années après que Georges-André Vachon eut qualifié *L'en dessous l'admirable* de Jacques Brault de « premier traité québécois de philosophie; premier traité de philosophie québécoise », avec un flottement fort parlant dans l'expression, l'œuvre de Robert Hébert, d'une tout autre facture cependant que celle du poète, confirme en effet que la pensée, ici, dans la mesure même où elle tient compte de son lieu sans pour autant s'enfermer dans l'identitaire (« l'universel, rappelle Hébert, c'est le local, moins les murs »), trouve des voix étonnantes et s'élabore parfois loin des officines consacrées à la recherche « professionnelle » et subventionnée.

Cette espèce d'« almanach de la peuplade intellectuelle » qu'est *Dépouilles*, dans lequel Robert Hébert a consigné les éclats de rire et de panique de sa réflexion buissonnière – sur la mémoire, la transmission, l'éthique, la « *selfreliance* », les polices d'assurances du savoir institué, la neige, le dépouillement et les cadavres mal enterrés, les visites d'une petite chatte et le passage des saisons dans la campagne où il s'est réfugié pendant un an pour se refaire une santé, « entre le désir de vivre et cette finitude infracassable que chacun découvre au mitan de sa vie » –, ne ressemble en rien aux publications philosophiques habituelles et n'a d'autre méthode que celle de l'exercice quotidien de la lucidité, d'autres prétentions que celle d'une expérimentation essayistique où le philosophe devient, à la façon de Montaigne, « une sorte de cobaye pour lui-même ». *L'homme habite aussi les franges* n'est pas une œuvre moins singulière que la précédente à faire le portrait philosophique de l'« enclave » québécoise tout en convoquant Emerson, Nietzsche (qu'il imagine partant pour le Canada, « épousant une Shehaweh bien en chair »), Wittgenstein, Dostoïevski, en s'amusant à rappeler que Proust avait formulé le projet de traduire *Walden* de Thoreau, en s'appropriant également un certain *wit* anglo-saxon, sans jamais cependant se réclamer d'un courant, d'une école. Robert Hébert est allergique à tout ce qui ressemble à de l'orthodoxie.

Ce drôle de livre est aussi traversé par une quête fébrile d'interlocuteurs, de lecteurs. On se demande quel milieu intellectuel pourrait accueillir une telle « philosophie d'auteur », une telle colère aussi. Car on entend souvent l'amertume, sinon la rage, de se trouver paradoxalement si seul pour mener une entreprise qui se veut largement branchée sur le collectif. Cette démarche ethnophilosophique, qui questionne les conditions de possibilité de la réflexion pour une communauté historique donnée, reste néanmoins animée par la conviction que le penseur « porte sur lui le

message épinglé de sa propre énigme». «*He acts it as life before he apprehends it as truth*», dit la phrase d'Emerson mise en exergue à *L'homme habite aussi les franges*. La liberté de pensée passerait dès lors par le déchiffrement de ce message hiéroglyphique inscrit à même le corps de la culture, et dont, tels les hystériques décrits par Freud, nous agirions le sens faute de le savoir.

Après avoir interrogé le regard porté par l'autre (Américain, Français, Anglais) sur l'Amérique française à travers l'histoire, c'est sur la stèle funéraire d'un oublié, Joseph Guibord, que Robert Hébert a entrepris, au début des années quatre-vingt-dix, de décrypter ces inscriptions destinales. Membre de l'Institut canadien, mort en 1869, Guibord est ce cadavre encombrant auquel M^{re} Bourget refusa de donner sépulture et dont l'affaire, défendue en justice par l'avocat Joseph Doutre et tranchée en 1875 par le Conseil privé de Londres, a donné lieu à un véritable «psychodrame» canadien-français où s'affrontèrent, dans les mots du philosophe, «un certain libéralisme à l'anglo-américaine et l'ultramontanisme innervé par la filiale Rome-Paris». Dix ans après son exhumation patiente, Robert Hébert revient sur cette affaire Guibord et y lit encore aujourd'hui le chiffre d'un milieu culturel qui tarde à questionner son passé clérical, à reconnaître sa propre généalogie intellectuelle et à accoucher d'une pensée libre, c'est-à-dire libérée à la fois des crispations identitaires et de la caution désirée de l'intelligentsia européenne. Par sa situation d'ancienne colonie, toujours culturellement ballotté entre une France et des États-Unis qui n'eurent pas besoin de lui pour se rencontrer, au surplus pétri d'un héritage d'autoritarisme religieux, le Québec serait particulièrement exposé à la sacralisation et à la bête soumission à l'autorité de thèses venues des hauts lieux de la «liturgie savante»: «l'auteur-philosophe moderne est souvent devenu lui-même un petit dieu, une source d'autorité, un méga-arsenal de citations... Avec tous les attributs du sacré, la vénération, le zèle des épigones.» La postmodernité «techno-intellectuelle» d'ici reconduit-elle pour autant une sorte d'«hyper-cléricalisme», comme le laisse entendre Robert Hébert? La réflexion québécoise souffre-t-elle vraiment de ne s'être pas suffisamment libérée d'un catholicisme sclérosé? S'agit-il, en fin de compte, de refaire le procès des morts ou d'apprendre à les mieux enterrer? Une des questions fondamentales ouvertes par le travail de Robert Hébert est, me semble-t-il, celle de l'avenir intellectuel et artistique de cette mémoire religieuse et de la façon dont on arrivera enfin, peut-être, à distinguer le clérical du religieux, le sacré du saint, le dogme de l'héritage, la soumission de l'humilité, et ainsi à ne plus confondre le reniement et l'examen critique. Car le problème est

peut-être justement que les orthodoxies contemporaines assimilent elles-mêmes très bien cette horreur du passé clérical et savent s'accommoder d'un discours libérale qui masque parfois les véritables enjeux de la transmission d'une liberté de penser.

« La culture mémorielle est sépulture, c'est un rituel par lequel une société non seulement reconnaît la généalogie de ceux et celles qui ont combattu pour sa liberté, sa libération, mais reconnaît que l'ordre des morts appartient à l'humanité des sujets vivants ». Faire du travail de la culture un rituel équivalent à celui de la sépulture, n'est-ce pas là une conception neuve qui doit beaucoup au réflexe religieux et humain le plus archaïque – là où précisément l'humain et le religieux se nouent dans le désir de rappeler un corps en même temps à sa poussière et à sa plus haute destination ? Si proche de ses « dépouilles » et d'une « modestie du vrai » dans son travail (« devenir l'artisan de son propre dénuement », dit-il), et quoiqu'il déplore un certain « retour du religieux depuis les années 1980 », Robert Hébert n'en perpétue pas moins de son côté, et d'une toute autre manière justement, une éthique qui a derrière elle une longue histoire. Par son propre travail sur les restes, Robert Hébert réussit ainsi à honorer la tâche dont la nécessité ne cesse de se dire dans ses écrits, celle de rendre à une vie inédite ce que l'on a reçu des morts. Espérons que ce travail souterrain ne demeurera pas lui-même en reste et qu'il trouvera, en de nouveaux lecteurs, l'avenir de sa mémoire et de sa tonique santé.

Frédérique Bernier